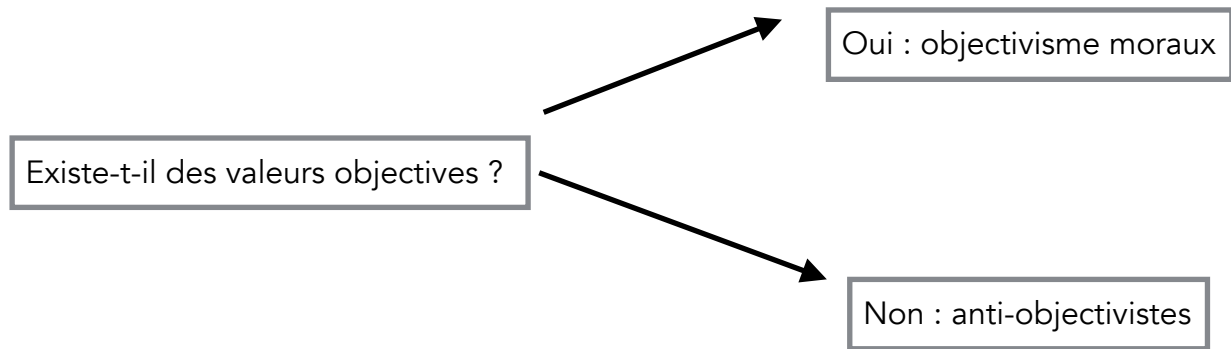
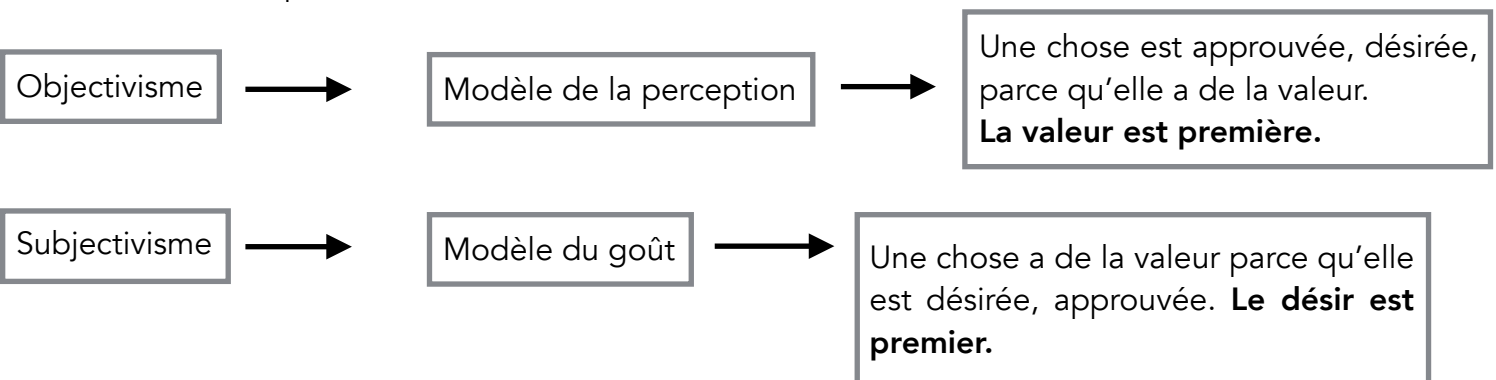


Existe-t-il des valeurs objectives ?



I. Modèle de la perception et modèle du goût

L'opposition entre le modèle du goût et le modèle de la valeur est une opposition qui concerne *l'ordre de l'explication*. Entre désir¹ et valeur, lequel est le plus fondamental, *i.e* arrive en premier ?



- Une valeur est **objective** si elle est plus fondamentale que les pro-attitudes, c'est-à-dire si elle existe indépendamment des désirs, préférences, émotion qui la prennent pour objet.

→ Dans ce sens, l'objectivisme moral est un **réalisme moral** : les valeurs existent indépendamment de nos esprit, de la façons dont nous la représentons, désirons.

¹Il faut inclure du côté du sérieux, les préférences, approbations, appréciations, émotions, etc. Toutes ces attitudes favorables envers une chose sont appelées *pro-attitudes*. Nous avons une pro-attitude vis-à-vis d'une chose ssi nous lui attribuons une valeur positive.

- Une valeur est **subjective** si les pro-attitudes déterminent la valeur d'une chose.



Selon **les anti-objectivistes**, les valeurs n'existent pas indépendamment de nos attitudes de désirs, de préférences, d'approbations. Si nous n'étions pas là avec nos désirs, il n'y aurait pas de valeur.

II. Les approches anti-objectivistes :

Thèses : Il n'y a pas de valeurs ou de normes objectives. Les valeurs dépendent de l'attitude d'une personne ou d'une groupe de personne à leur égard ; ce qui est bien ou mal dépend des personnes individuelles ou des cultures —> Thèses relativistes.

3 théories d'anti-objectivisme morale :

- a. Le subjectivisme
- b. Le relativisme moral culturel.
- c. Le constructivisme

a. Le relativisme moral subjectif : « X est moralement bon = J'approuve X ».

Subjectivisme sémantique :

- Le mot « bien » signifie subjectivement approuvé
- « Cela est bon » = J'aime cela
- Jugements de valeurs —> exprimer nos appréciations subjectives

Subjectivisme métaphysique :

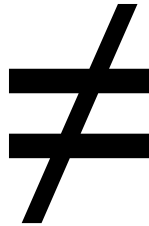
- Les valeurs sont relatives aux individus
- Rien n'est intrinsèquement bon ni mauvais, indépendamment de nos sentiments.
- Jugements de valeurs —> exprimer nos appréciations subjectives



Subjectivisme simple

Conséquences : Nos énoncés moraux sont infaillibles.

- (i) Parler de morale revient à parler de nos préférences (subjectivisme sémantique).
 - (ii) Les valeurs dépendent de nos préférences et ne sont pas objectives (subjectivisme métaphysique)
 - (iii) Nous connaissons nos préférences de façon certaine
- > **Donc nous ne pouvons pas nous tromper en morale.**



Contextualisme : Le caractère bon ou mauvais d'une action accomplie dans des circonstances particulières dépend en partie de faits non-moraux qui valent dans ces circonstances.

Exemple : Il faut toujours faire en sorte de limiter la souffrance des animaux pour autant que l'on en soit capable et que la situation le permette.

—> Cet énoncé se distingue du subjectivisme dans la mesure où on admet que la souffrance des animaux a objectivement une valeur négative, mais on concède que les actions qui en découlent peuvent dépendre du contexte, de la situation ou des circonstances.

—> Thèse qui peut être admise par l'objectivisme.

i. Arguments en faveur du subjectivisme simple :

- Il permet de respecter les différences interindividuelles.

Difficulté : Le fait que les valeurs dépendent des individus n'implique pas que les valeurs de chacun doivent être respectées. Dire que la différence ou la tolérance doivent être respectées, c'est penser qu'il y a une valeur objective : la différence (ou la tolérance). Or, c'est précisément ce que rejette le subjectivisme.

ii. Objections au subjectivisme simple :

- Pour le subjectivisme : j'aime X = X est bon. Or, il ne semble pas contradictoire de dire « J'aime X mais X n'est pas bien », « J'aime fumer mais fumer est mal ». Si le

subjectivisme avait raison, de tels énoncés seraient contradictoires. Pour le subjectiviste, J'aime fumer —> fumer est bien.

- Il n'y a aucun moyen, dans une optique subjectiviste, de contester moralement un tyran qui tue des innocents. Pour le subjectiviste, tous les énoncés moraux sont vrais, nécessairement, puisqu'ils expriment nos préférences et que nous ne pouvons nous tromper à leur sujet.
- Le subjectivisme ne nous donne aucun moyen de résoudre les conflits moraux que nous pouvons avoir avec autrui et même avec nous-mêmes. Si certains pensent qu'il faut éliminer tous les étrangers, alors que d'autres pensent qu'il ne faut pas, comment trancher ? Le subjectivisme moral n'est d'aucune aide, et la seule chose qu'il faut souhaiter, si l'on tient à préserver la vie des étrangers est que nous puissions les empêcher de parvenir à leur fin. Or, nous avons bien l'intuition qu'avant d'en venir aux armes, il y a d'autres recours à envisager. Le subjectivisme est incapable d'en rendre compte.

b. Le subjectivisme de Mackie : « tous les jugements moraux sont faux »

- (i) Bien ≠ subjectivement approuvé (rejet du subjectivisme sémantique)
- (ii) Il n'existe pas de valeurs indépendantes de nos approbations subjectives (subjectivisme métaphysique).
- (iii) Nous ne prétendons pas seulement décrire nos goûts quand nous parlons de morale mais considérons nos jugements moraux comme étant objectifs et prescriptifs. Or, il n'y a pas de faits moraux objectifs !

Subjectivisme sémantique considère que lorsque nous disons « Les caricatures de Mahomet sont une mauvaise chose » nous signifions « Je n'aime pas les caricatures de Mahomet ». Au contraire, selon Mackie ce que nous voulons vraiment dire est qu'indépendamment de nos approbations, ces caricatures sont une mauvaise chose.

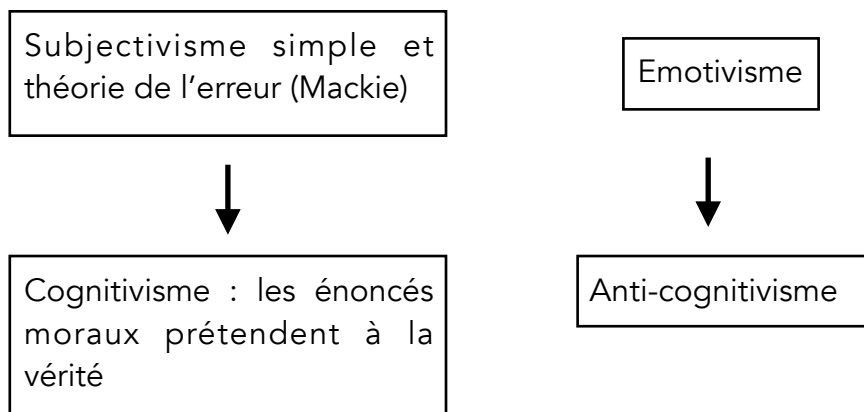
Conséquences : les énoncés évaluation moraux sont tous faux. Pour le subjectivisme simple, lors d'un désaccord, tout le monde a raison car chacun prétend parler de ses préférences personnelles. Pour le subjectivisme de Mackie, tout le monde a tort, car chacun prétend parler de valeurs objectives qui n'existent pas. **Puisque lorsque nous faisons des jugements moraux, nous prétendons décrire des faits objectifs et prescriptifs et que de tels faits n'existent pas, il suit que tous ces jugements moraux sont faux.**

c. L'émotivisme de Ayer: « les jugements moraux ne sont ni vrais ni faux ».

- (i) X est bon = « Vive X », « Hourra X » ; X est mauvais = « Bouh X », « A bas X ».
- (ii) Nos énoncés moraux ne sont pas des jugements qui se réfèrent à des états subjectifs ou objectifs. Ce ne sont que des énoncés expressifs : ils *manifestent* nos préférences sans *porter* sur elles.

<i>Exprimer ou manifester ses sentiments</i>	<i>Décrire ou référer à ses sentiments</i>
« Aïe »	« J'ai mal au pied »
« Brrr ! »	« J'ai froid »
« Ha, Ha »	« C'est drôle »
« Waou ! »	« Je suis impressionné ! »
« Hourra pour X ! »	« J'aime X »

- (iii) Les énoncés moraux sont des expressions du même type que « Aïe », « Brr », « Ha ha ha ». Ils ne font qu'exprimer nos sentiments. Ce ne sont pas des jugements vrais ou faux. Personne ne demande si « Brr » ou « Aïe » est vrai ou faux.



d. Le relativisme moral culturel : « X est bon » = « X est socialement approuvé ».

- (i) Les valeurs morales dépendent des approbation culturelles, indépendamment de nos pro-attitudes.
- (ii) Le *code moral* d'une culture est ce qui fonde les vérités morales, ce qui détermine si une action est bonne ou mauvaise.
- (iii) Lorsqu'il y a conflit moral entre deux cultures, il n'y a aucun sens à demander laquelle des deux a plus raison que l'autre. Nous n'avons pas de point d'appui objectif, extérieur à ces cultures, à partir desquels nous pourrions effectuer cette comparaison.



Contextualisme : Admettons, contre le relativisme culturel qu'il soit objectivement mauvais d'insulter quelqu'un quelles que soient les cultures. Cette thèse objectiviste est encore compatible avec une forme de relativité culturelle contextuelle : dans certaines cultures, c'est une insulte d'appeler un professeur par son prénom, pas dans d'autres. Cette relativité là ne remet pas en cause le caractère objectif de la valeur selon laquelle il est mal d'insulter.

i. Arguments du relativisme culturel :

- Respect des différences et tolérance interculturelle. Le relativiste croit que si nous renonçons à imposer les standards de notre société aux autres, nous serons en mesure d'éviter des abus tels que la supériorité absolue de la race blanche.

Difficulté : le relativisme culturel suppose que la différence entre les cultures doit être respectée, et donc que la différence a une valeur objective, ce qui est incompatible avec le relativisme. Pour affirmer que la différence entre les cultures a une valeur positive, il faut pouvoir adopter un point de vue extérieur à toutes les cultures, ce qui est précisément une possibilité que le relativisme culturel récuse. Si la culture A approuve P,

et que la culture *B* désapprouve *P*, il n'y a aucun moyen de décider si l'un ou l'autre a raison car les approbations culturelles elles-mêmes (ou les mœurs), étant à la source de toute évaluation morale, ne peuvent être elles-mêmes évaluées moralement.

- le relativisme culturel, contrairement au subjectivisme permet de faire une place à l'idée que l'on puisse se tromper ou avoir raison en morale. Si un individu ne suit pas les normes et valeurs morales approuvées par sa culture, ses actions sont moralement mauvaises, par opposition à un individu qui suit les normes morales de sa culture. Il est possible de condamner légitimement le comportement d'un individu. De plus, les jugements moraux comparatifs sont possibles : les actions ou jugement d'un individu peuvent être considérés comme meilleurs ou moins bons que ceux d'un autre, par référence aux valeurs culturelles admises.

Difficulté : les jugements moraux coopératifs entre les cultures ne peuvent être justifiés. En effet, les valeurs approuvées par une culture ne sont pas définition pas sujette à l'évaluation morale : si un individu peut, au sein d'une culture avoir plus raison qu'un autre, une culture ne peut donc avoir plus raison qu'une autre.

- Argument qui part du constat empirique de l'existence d'une grande diversité culturelle en matière de valeurs. Il s'ensuit qu'il n'y a pas de valeurs objectives.

(P1) Il existe une grande diversité de valeurs morales selon les cultures.

(P2) S'il existe une diversité de valeurs morales, alors il n'y a pas de valeurs morales objectives (mais seulement des valeurs relatives aux cultures).

(C) Il n'existe que des valeurs morales relatives aux cultures (le relativisme moral est vrai).

Difficulté : Une telle diversité des normes morales ne suffit pas à montrer qu'il existe des désaccord moraux *fondamentaux* entre les cultures. En dépit du fait que nos pratiques diffèrent du tout au tout, il se peut que nous soyons d'accord sur l'essentiel : notre désaccord moral avec de telles pratiques peut n'être pas fondamentale mais dérivé. Supposons que Ruth accepte la norme morale fondamentale suivante :

(P1) En réponse aux violations de ses lois, une société doit employer seulement les punitions qui ont des conséquences globales bénéfiques pour la société.

Supposons que Ruth accepte également la croyance suivante

(P2) La peine de mort n'a pas de conséquences globales bénéfiques pour la société.

(C) la peine de mort doit être abolie.

Supposez que comme Ruth, Cornelia accepte P1 et qu'elles s'entendent avec Ruth sur ce qui compte comme une conséquence bénéfique pour la société (l'ordre, p.ex). Cependant Cornelia soutient P2' :

(P2') : La peine de mort (parce que c'est un moyen de dissuasion...), a des conséquences globales positives sur la société.

(C) La peine de mort ne doit pas être abolie.

Ce désaccord entre Ruth et Cornelia est un exemple de désaccord moral non fondamental.

Deuxième exemple : supposons qu'une culture considère comme moralement obligatoire de tuer ses parents au-delà d'un certain âge. Nous trouvons cela choquant et sommes tentés de dire que nous divergeons au regard de la norme basique suivante :

On doit traiter ses aînés avec respect, quel que soit leur âge.

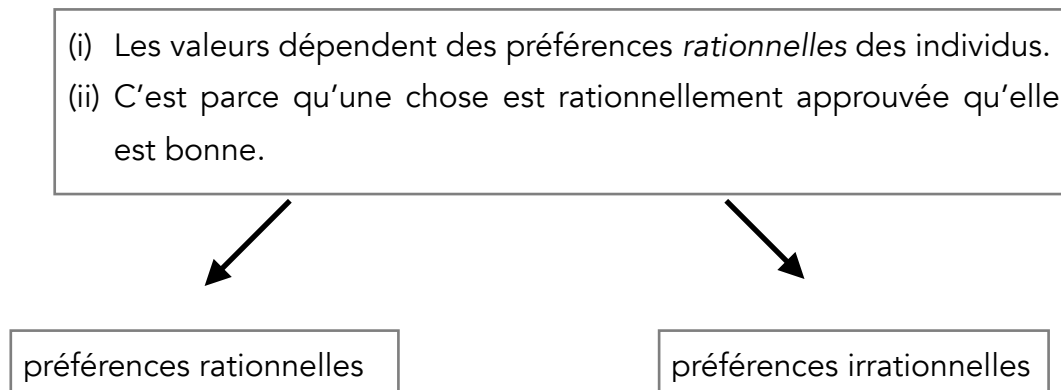
Mais il se peut que notre désaccord ne soit en fait pas moralement fondamental supposons que la culture en question croit en une vie après la mort tout à fait heureuse et que les aînés prennent comme une infamie de ne pas être rué par leur enfants. Dans un tel cas, il n'y a pas de désaccord moral fondamental au sujet de la norme selon laquelle on doit traiter ses aînés avec respect : nous sommes au contraire d'accord. Les marques de respect ne sont simplement pas les mêmes d'une culture à l'autre.

—> **Il y a apparemment des désaccords moraux importants entre les cultures mais cela ne suffit pas à montrer que ces désaccords sont fondamentaux : nous pourrions être d'accord sur les valeurs fondamentales, tout en divergeant sur la façon dont nous pouvons dériver d'autres valeurs ainsi que des normes à partir de ces valeurs.**

ii. Objections au relativisme culturel :

- Impossibilité du désaccord moral.
- Définition la notion de « culture » : si Susan est à la fois catholique et militant féministe, est-il ou non moral pour elle d'avorter ? A laquelle de ses cultures d'appartenance doit-on donner la priorité pour évaluer ses actions ? S'il est vrai que Susan appartient aux deux cultures, alors selon le relativisme culturel il est à la fois permis et interdit d'avorter pour Susan, ce qui est contradictoire.
- Impossibilité de rejeter les valeurs de notre société : si le relativisme culturel est vrai, nous ne pouvons dire « certes, cela est socialement approuvé, mais cela n'est pas bon ». Plutôt que de respecter les différences, le relativisme culturel semble plutôt

justifier l'écrasement des minorités : si une minorité appartient à une culture sans suivre son code morale, elle a forcément tort.



e. Le constructivisme : « *X est bon = X est rationnellement approuvé* »

Une chose est bonne si elle fait l'objet d'un accord rationnel, *i.e.*, si elle est approuvée conjointement par des observateurs idéaux. Prenez des gens raisonnables, faites-les discuter, ils parviendront à un accord sur un ensemble de valeurs.

Mais ces valeurs ne sont pas objectives, puisqu'elles n'existent pas indépendamment de cet accord. Exemple d'une assemblée générale : nous tombons d'accord sur certains points afin d'établir les institutions fondamentales d'une société politique.

i. Difficultés:

- Qu'entend-on par *observateur idéal* et *accord rationnel* ?

III. Les approches objectivistes :

Thèse :

- (i) **Réalisme.** Il existe des valeurs indépendantes de nos désirs ou préférences : il faut rejeter le modèle du goût et lui préférer celui de la perception (ce ne sont pas les valeurs qui procèdent des désirs, mais les désirs qui procèdent des valeurs).
- (ii) Parmi l'ensemble des énoncés évaluatifs moraux possibles, certains sont vrais et d'autre faux. En matière d'éthique nous pouvons nous tromper et nous pouvons aussi avoir raison.

Défis de l'objectivisme :

- (i) Défi métaphysique : comment les valeurs peuvent être à la fois objectives et prescriptives ?
- (ii) Défi épistémologique : comment nous accédons aux valeurs ? Une fois admis qu'il y a des valeurs dans le monde, il reste à savoir comment nous pouvons le connaître.

a. Double défi de Hume : psychologique

<i>Faculté cognitives</i>	<i>Facultés conatives</i>
croyances	désirs
Raison	Passion
Représenter le monde telle qu'il est	Représenter le monde tel qu'il doit être
Évaluables en termes de vérité et de fausseté	Non-évaluables en termes de vérité et de fausseté
Peuvent faire l'objet d'une critique rationnelle	Ne peuvent faire l'objet d'une critique rationnelle
Non intrinsèquement liées à l'action	Intrinsèquement liées à l'action
Ajuster l'esprit au monde	Ajuster le monde à l'esprit

Imaginez un homme qui fait ses courses à l'aide d'une liste et d'un détective qui le suit en notant sur une liste ce que l'homme achète. Il y a là une distinction entre deux directions d'ajustement entre les sujets et le monde. L'homme qui fait ses courses ajuste le monde à

sa liste (il choisit les produits en fonction d'elle), tandis que le détective ajuste sa liste au monde (il la complète en fonction des produits que l'homme met dans son chariot).

« Si la liste et les choses que l'homme achètent de fait ne s'accordent pas, et si cela seulement constitue une erreur, alors l'erreur n'est pas dans la liste mais dans ce que fait l'homme... alors que si le rapport du détective et ce que l'homme achète en fait ne s'accordent pas, l'erreur est dans le rapport »

(*Intention*, E. Anscombe, 1957)

La liste de l'homme est de type conative, c'est-à-dire du type des désirs : le monde est supposé s'y ajuster. La liste du détective au contraire est de type cognitif : elle est supposée s'ajuster au monde. C'est pour cela que nos désirs sont motivationnels ; ils poussent à modifier le monde. Nos croyances, à l'inverse, cherchent seulement à la représenter tel qu'il est.

i. L'internalisme

Nos convictions au sujet des valeurs et des normes morales sont nécessairement motivantes, les jugements moraux sont liés à l'action. Penser qu'un X est bon ou mauvais implique que nous agissions d'une certaine manière au sujet de X.

L'internalisme objecte à l'objectivisme que s'il y a des valeurs dans le monde (comme il le défend) le problème est que la faculté qui nous permet d'accéder à ces valeurs est forcément une faculté cognitive : si les valeurs sont des choses dans le monde, tout ce que nous pouvons faire à leur sujet est de les connaître. Mais si tel est le cas nos jugements de valeurs ont le même statut que les croyances ou les perceptions : ce sont des états mentaux qui ne sont pas nécessairement liés à l'action. Dès lors, si la distinction humienne entre croyances et désirs est vraie, et s'il est également vrai que seuls les désirs sont motivants (internalisme moral), alors l'objectivisme moral est faux.

- (1) Les convictions morales sont nécessairement motivantes : elles nous poussent à agir (internalisme moral).
- (2) Les croyances ne sont pas, à elles seules, nécessairement motivantes (Hume).
- (3) Donc les convictions morales ne peuvent pas consister en des croyances.
- (4) Or l'objectivisme moral implique que les convictions morales sont des croyances (ou des états cognitifs).
- (5) Donc l'objectivisme moral est faux.

—> Si les valeurs sont objectives, alors nous devons les connaître à l'aide d'une faculté cognitive, telle que la croyance. Or les facultés cognitives ne sont pas essentiellement liées à nos actions : les croyances n'ont pas pour vocation de changer les choses, mais simplement de les décrire. L'objectivisme perd le lien entre moral et action.

b. Double défi de Hume : logique

Hume : dichotomie entre faits et normes. Il est logiquement impossible de dériver un jugement normatif d'un jugement de fait.

Celui qui prétend que les valeurs sont objectives, sont des faits, perdra tout moyen d'expliquer en quoi elles fondent des normes. Si « X est bien » était un jugement de fait, purement descriptif, comme le semble le soutenir l'objectiviste, il n'y a aucune relation logique entre lui et « Tu dois faire X ». Ces jugements sont donc inertes d'un point de vue motivationnel.

c. L'objectivisme non naturaliste : l'intuitionnisme

- (i) Il y a des vérités morales objectives.
- (ii) Elles ne sont pas réductibles à des faits naturels.
- (iii) Elles peuvent être connues par intuitions.

i. Arguments :

- Moore : *sens commun* : nous croyons tous en des valeurs objectives, dans nos comportements, nos actions, nos réflexions quotidiennes (intuitions morales). Force de l'évidence et du sens commun.
- Pourquoi ces valeurs objectives ne s'identifieraient-elles pas à des propriétés naturelles ? L'argument de Moore à l'encontre du naturalisme axiologique repose sur une étude du concept de *bien*. L'idée de Moore est que l'on ne peut pas définir le mot *bien*. Il est un concept primitif qui ne peut être analysé. Il faut bien partir de termes basiques et fondamentaux qui ne sont pas définis par aucun autre : *bien* en fait partie.

- Les faits moraux sont connus par l'intuition :

(1) Certains vérités morales sont connues

(2) Nous ne pouvons prouver une vérité morale qu'à l'aide d'une autre vérité morale plus fondamentale.

(3) Nos preuves doivent s'arrêter à un moment.

(4) Donc il existe des vérités morales connues qui ne sont pas prouvables.

D'après l'argument de sens commun de Moore en faveur de l'objectivisme, nous connaissons certaines vérités morales, comme nous connaissons l'existence du monde extérieur.

Nous savons, par exemple, que la haine est une mauvaise chose. Donc contre le sceptique, Moore défend la prémisse (i). La prémisse (ii) est établie par l'étude conceptuelle que Moore fait du mot bien : celui-ci est un concept primitif qui ne peut être analysé en des concepts non moraux. Une vérité évidente est une vérité fondamentale qui en requiert aucune autre justification ou preuve. L'évidence de cette vérité est donnée par l'intuition.

L'intuitionnisme de Moore ne requiert pas que toutes les vérités morales soient connues par intuition, mais seulement les vérités morales fondamentales. Enfin, le fait d'affirmer que certaines vérités morales sont évidentes par elle-même n'impliquent pas qu'elles doivent en conséquence faire l'objet d'un accord universel. Considérons l'énoncé « $2+2=4$ » : en un sens c'est un énoncé évident par lui-même mais les jeunes enfants et ceux qui commettent des erreurs de calcul grossières ne les considèrent pas comme évident par lui-même. L'intuitionnisme soutient que les vérités morales sont évidentes à des *esprits matures*.

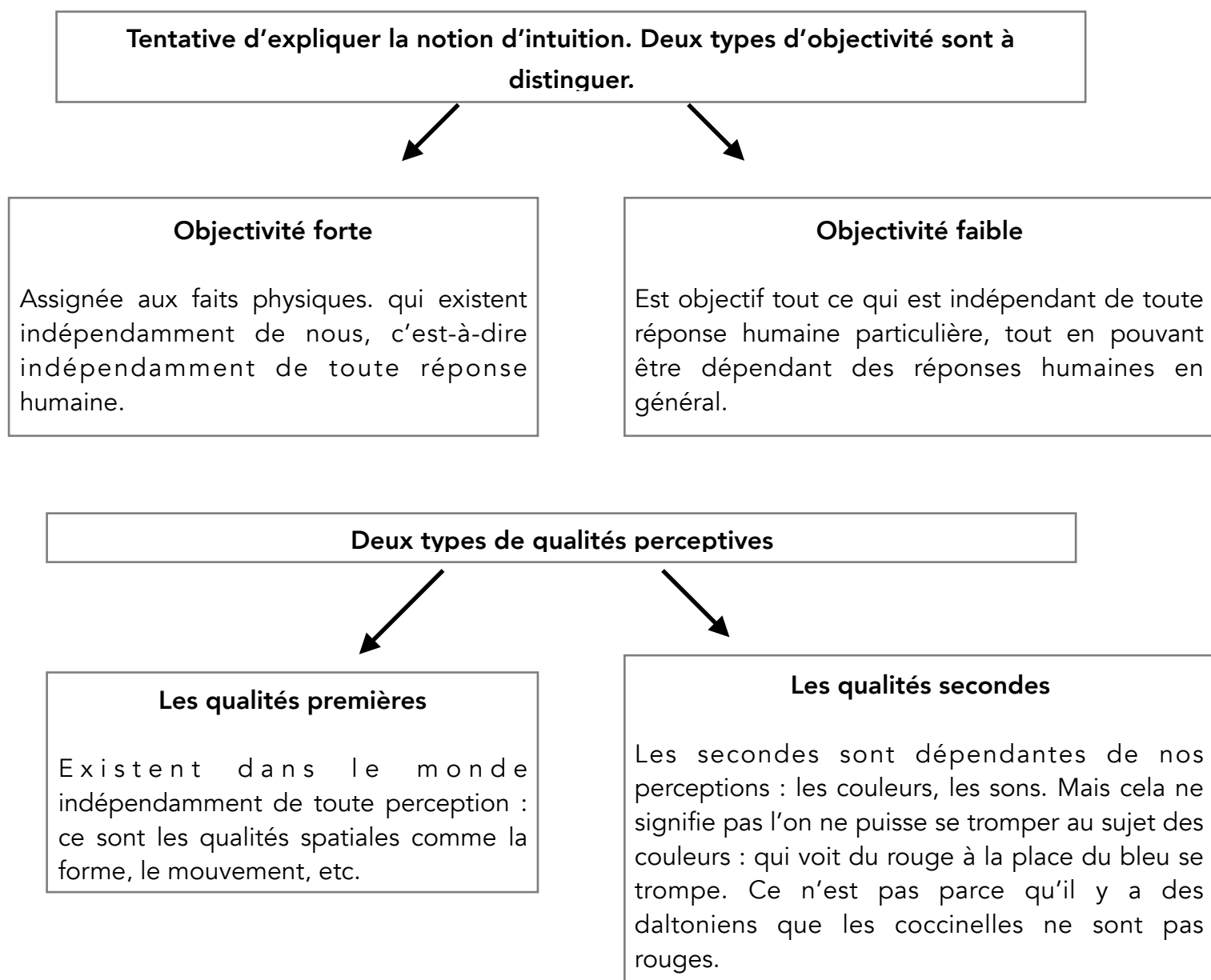
ii. Objections

- L'intuition semble être une faculté bien mystérieuse et qui est peu définie.

- Les défis métaphysiques, épistémologiques et psychologiques ne sont pas relevées. Pour l'intuitionniste, nos attitudes morales fondamentales sont des croyances. Or, dans l'optique humienne internaliste, les croyances ne peuvent être des motifs indépendants pour nos actions. Nous avons besoin d'états qui nous meuvent, que sont les désirs. Donc l'intuitionnisme, pour qui la moralité est essentiellement factuelle doit encore expliquer comment elle est connectée à nos actions. Pourquoi nos intuitions morales

qui sont, semble-t-il cognitives, nous meuvent-elles ? Une réponse est de contester l'internalisme morale : il n'est pas vrai que les convictions morale sont nécessairement motivantes : il faut adopter l'externalisme moral. Selon lui, il ne suffit pas d'avoir la croyance morale que X est bien pour être motivé à faire X : il faut en outre, de façon contingente, le désir de faire le bien.

d. Le néo-intuitionnisme de McDowell



Thèse : les valeurs sont à concevoir sur le mode de l'objectivité faible et des qualités secondes: si elles ne jouissent pas de l'objectivité absolue des faits physiques, elles

jouissent néanmoins de l'objectivité relative des couleurs. Les valeurs entrent en relation causale avec nous de la même façon que le font les couleurs.

Tentative de répondre aux défis humiens:

McDowell remet en question la thèse humienne selon laquelle les croyances ne sont pas motivantes par elles-mêmes et que les désirs sont toujours nécessaires pour causer une action. Les croyances peuvent être motivantes : croire qu'une action est désirable suffit à motiver cette action. C'est le cas de la prudence : une personne est prudente si ses croyances au sujet de la peur et du danger suffisent à motiver ses actions appropriées. De la même façon en éthique, les croyances au sujet du bien et du mal peuvent suffire à motiver nos actions.

e. L'objectivisme naturalisme

- (i) Les valeurs sont objectives, indépendantes de nos désirs.
- (ii) Elles sont des entités naturelles.

Un fait naturel est un fait qui existe dans l'espace et le temps et peut entrer en relation causale avec d'autres faits spatio-temporels. L'objectiviste naturaliste soutient que les valeurs appartiennent au règne spatio-temporel et causal de la nature.

Naturaliste réductionniste

Les propriétés morales sont réductibles, c'est-à-dire identiques à des propriétés naturelles de niveaux inférieurs.

Difficulté : nie la réalité des propriétés proprement morales en les réduisant à des propriétés non morales.

Naturaliste non réductionniste

Les valeurs sont des faits naturels qui ne sont pas réductibles à d'autres faits naturels plus fondamentaux. Les valeurs *surviennent* sur les propriétés naturelles de bas



Par exemple. il semble impossible que deux tableaux qui partagent exactement les mêmes propriétés descriptives (couleurs, formes, tailles) ne partagent pas les mêmes propriétés axiologiques : deux tableaux qui sont identiques du point de vue des propriétés perçues ne peuvent être l'un beau, l'autre laid. De même, au sujet des valeurs morales, il semble impossible que deux personnes qui accomplissent les mêmes actions, avec les mêmes motivations, dans des contextes identiques soient l'une moralement bonne et l'autre pas.

Donc, les propriétés morales dépendant des propriétés non morales non seulement pour leur existence mais aussi, en partie, pour leur essence : elles sont *déterminées* par les propriétés non morales. Les propriétés morales semblent dépendre de propriétés non morales d'une façon bien spécifique . cette relation de dépendance asymétrique est appelée *survenance* :

Une propriété A survient sur une propriété B si et seulement si quand deux entités sont indiscernables relativement à leurs propriétés B, elles sont indiscernables relativement à leurs propriétés A, ou, en d'autres termes, s'il ne peut pas y avoir un changement en A sans qu'il y ait un changement en B².

f. Réponse au défi psychologique de Hume

Rappel du défi psychologique :

- (1) Les convictions morales sont nécessairement motivantes (internalisme moral).
- (2) Les croyances ne sont pas, à elles seules, nécessairement motivantes (Hume).
- (3) Donc les convictions morales ne peuvent pas consister en des croyances.
- (4) Or l'objectivisme moral implique que les convictions axiologiques sont des croyances (ou des états cognitifs).
- (5) Donc l'objectivisme moral est faux.

i. Rejet de (1) :

- Le cas de faiblesse de volonté : dans certains cas, nous savons qu'il est mauvais de faire telle action, mais nous la faisons quand même volontairement. Nous savons qu'il ne faudrait pas manger la dernière part de gâteau pour la laisser à quelqu'un d'autre mais nous le faisons quand même. Si nos convictions morales étaient nécessairement liées à l'action, cela ne pourrait arriver.
- L'amoraliste : il semble au moins possible qu'une personne puisse sincèrement croire qu'entreprendre une action serait une excellente chose sans pour autant former le moindre désir d'entreprendre cette action.

² On retrouve la notion de survenance entre propriétés mentales et physiques, biologiques et physiques.

- Les jugements moraux que nous portons sur le passé, autrui : Si je dis « Caligula était un empereur abject », il est loin d'être évident que cela motive une action quelconque.

g. Réponse au défi épistémologique de Hume

Il semble en effet exister certaines émotions essentiellement morales, comme la honte, la culpabilité, le remord, la colère, l'indignation ou la pitié, et il serait étonnant que celles-ci ne jouent aucun rôle dans la moralité. Pourtant, lorsque l'on cherche à les positionner dans la cartographie des facultés mentales proposée par Hume, la tâche semble malaisée : les émotions ne sont pas des croyances, des facultés purement représentatives et neutres, mais de l'autres elles ne sont pas non plus des désirs ou des intentions, qui nous motivent immédiatement à l'action en représentant le monde telle qu'il doit être. L'hypothèse présente est que, contre Hume, il n'y a pas *deux* types d'états mentaux, mais (au moins) *trois* : il y a les états cognitifs (les croyances), les états conatifs (les désirs) mais il existe également des états *affectifs* (les émotions). La dichotomie humienne entre raison et passion, répondait à sa dichotomie entre faits et normes. Mais ces deux dichotomies sont pareillement insuffisantes : entre les faits et les normes, il faut intercaler les valeurs ; et de même, entre les croyances et les désirs, il faut intercaler les émotions. Les croyances sont liées aux faits, les émotions aux valeurs, et les désirs ou les intentions aux normes.

Il n'y a pas de différence essentielle sur ce point entre les émotions et la perception : *les émotions sont des perceptions de valeurs*. Ainsi répond-on au défi épistémologique : la faculté par laquelle nous accédons aux valeurs n'est pas une mystérieuse faculté d'intuition, mais, simplement les émotions, dont on doit reconnaître qu'elles sont moins « bizarres » que l'intuition.

Ce nouveau type d'état permet également de répondre au défi psychologique. L'idée est que les états affectifs sont un juste milieu entre l'aspect purement représentationnel des états cognitifs et l'aspect purement motivationnel des états conatifs. Considérons la peur, qui n'est pas une émotion fondamentalement morale. D'un côté, elle nous informe de la présence d'un danger, et, en tant que telle, est cognitive. De l'autre elle nous motive à nous soustraire au danger, et en tant que telle, est conative. Certaines émotions morales semblent ainsi nous permettent à la fois d'accéder aux valeurs objectives tout en nous motivant : c'est le cas de l'indignation, ou de la pitié. Si nous sommes indignés, nous accédons à des valeurs telles que la lâcheté, l'injustice, ou la cruauté d'une situation. Et en même temps, nous sommes enclins à agir : nous désirons que les choses soient différentes. L'idée est donc que les états par lesquels nous avons conscience des valeurs

sont propres à nous motiver : ces états sont des émotions. Toutes les émotions ne sont pas motivantes : celles qui portent sur des valeurs esthétiques sont plus contemplatives. Mais certaines au moins le sont : parmi elles on compte les émotions morales. Cependant, le lien entre les émotions et l'action n'est pas aussi direct et nécessaire que celui qui existe entre les désirs ou les intentions et l'action. Il est aussi lâche que celui qui existe entre valeurs et normes : les émotions permettent de fonder les intentions (via éventuellement, des croyances), et de la même façon les valeurs permettent de fonder les normes (via des éléments contextuels). Mais il n'y a pas pour autant d'implication systématique entre le fait d'avoir telle émotion et celui d'avoir telle intention, et donc de faire telle action (de même qu'il n'y a pas de lien systématique, on l'a vu, entre les valeurs et les normes). On peut ainsi rendre compte des cas chers à l'externaliste : la faiblesse de la volonté ou l'amoraliste. Les émotions nous motivent à agir, sans pour autant nous prescrire de le faire : pour cela, il faut encore former une intention.